

1

[CONSEILS PRATIQUES]

Le point de vue de la chèvre sur le pâturage

Valoriser une pâture, un parcours en les faisant pâturer par les chèvres impose de bien connaître le comportement alimentaire des animaux et leurs préférences, c'est-à-dire le point de vue de la chèvre. Voici pourquoi.

« **A** la pâture, elles n'en font qu'à leur tête ! ». Qui n'aura pas entendu cette observation un peu fataliste de chevrier, emprunte d'un relatif désespoir de réussir à faire manger au pâturage ce qui aura vraiment été décidé. Le réflexe a parfois été de rentrer le troupeau à l'intérieur, là où, en principe, le distribué correspond au mangé. Mais, lorsqu'après la traite et la distribution de foin, l'éleveur s'assure que cela convient, il doit constater qu'à l'auge également, ses chèvres ne mangent, ni indifféremment de haut en bas, ni de gauche à droite : elles trient ! D'un fulgurant coup de bec, les poules aussi trient parmi les grains de blé, les cailloux ou les bouchons d'aliment. C'est presque tout le règne animal qui en fait autant. Car engloutir dans l'indifférence et sans trop regarder peut conduire à de sérieux problèmes de santé. Alors, le réflexe est de sélectionner soigneusement sa

nourriture, à partir essentiellement de ses expériences antérieures.

► L'animal possède une culture alimentaire

Les animaux d'élevage n'ont pas à survivre seuls dans la nature. Ils ont un éleveur qui sait ce qui est bon pour eux et qui dispose d'informations, notamment en matière de valeur nutritive des aliments. Mais, à l'heure du repas, les chèvres disposent d'une kyrielle d'autres informations : odeurs, couleurs, format, humidité, texture, goût. Elles gardent également en mémoire le plaisir, ou le déplaisir, des aliments précédents du même genre. Et c'est pourquoi il n'est pas rare de constater en élevage que des chèvres s'enthousiasment parfois vis-à-vis d'une vieille paille, alors que pourtant elles ont également à disposition une herbe verte et en principe très nutritive. Ce n'est pas là affaire d'animaux caractériels,

bien au contraire. Une première raison, assez simple, mais qui relève d'un aspect souvent omis à présent en élevage : dans un troupeau, notamment de chèvres, l'alimentation est autant une affaire de physiologie nutritionnelle qu'une affaire culturelle.

Les animaux mangent avant tout ce qu'ils connaissent bien, mais ils ont aussi parfois le goût à tester des mets nouveaux, à se forger ce qu'on appelle une « culture alimentaire ». Pour cela, la chèvre aura recours à sa curiosité, à ses talents de « testeur », bien connus des éleveurs.

Seconde raison, plus complexe et actuellement à l'étude à l'Inra d'Avignon : l'appétit vis-à-vis des aliments est une affaire de moment, de contexte. La plupart des aliments du bétail, notamment au pâturage, ne peuvent ainsi être qualifiés une fois pour toute de « bons » ou de

Les animaux mangent avant tout ce qu'ils connaissent bien, ils possèdent une culture alimentaire.

Au pâturage comme en chèvrerie, la diversité de l'alimentation offerte a un effet simulateur sur l'appétit.



Au pâturage, la présence de plusieurs sortes de plantes, de valeur très diverse, est tout à fait satisfaisante.

« mauvais », car ils seront appréciés différemment selon le moment de la journée, ou le moment du repas.

En définitive, pour une chèvre, « n'en faire qu'à sa tête » signifierait privilégier sa culture alimentaire, dûment acquise au sein de son troupeau et de son élevage, au détriment de la rationalité nutritionnelle liée aux performances zootechniques attendues par son éleveur.

Ceci conduit actuellement des nutritionnistes des animaux domestiques, associés pour l'occasion à des écologues des animaux sauvages, à prendre en considération ce qu'ils nomment le « point de vue de l'animal » dans l'étude de la valorisation des aliments, notamment au pâturage. C'est également de leur part une réaction face aux échecs récurrents des pré-



➔ DÈS 1957

« On a oublié de demander à la vache l'herbe qu'elle préfère »

Les scientifiques renouent ici avec la façon de penser d'un pré-décesseur, pour ainsi dire ignoré en France mais illustre en Nouvelle-Zélande, en Australie, au Brésil ainsi qu'aux USA : André Voisin. Dans son ouvrage datant de 1957 et intitulé « La productivité de l'herbe », ouvrage récemment réédité, celui-ci écrivait : « Malheureusement, jusqu'ici, on a surtout étudié les herbages du point de vue de la plante et fort peu du point de vue de la vache. On a certes analysé les

herbes, mesuré la teneur en protéines ou cellulose, mais on a oublié de demander à la vache l'herbe qu'elle préfère, c'est-à-dire qu'elle considère comme la plus palatable. (...) Ce qui est remarquable c'est que la plante la plus palatable est une « mauvaise » herbe, ou plutôt « soi-disant mauvaise » herbe, bien courante dans nos pâtures : le plantain. Mais ce qui est surtout bien troublant, c'est que l'herbe la moins palatable est une sélection de dactyle S.143 (...).



M. MEURET

Laisser les animaux exprimer leur plaisir à trier la nourriture, à comparer les aliments, à les associer au fil des repas et des journées.

visions issues des tables d'alimentation, notamment chez les caprins.

► Ne plus confondre « valeur nutritive » et « valeur alimentaire »

Si les chèvres savent se forger une culture, il faut reconnaître que, parfois, leurs éleveurs ont aujourd'hui un peu perdu la leur, sous les assauts répétés de l'industrialisation de l'alimentation du bétail. Il en découle une conséquence assez grave lorsqu'il s'agit d'évoquer la « valeur des aliments » : on ne sait plus vraiment de quoi il est question. En élevage, la valeur d'un aliment est en pratique évoquée

de même, qu'il s'agisse d'un sac de grains, de bouchons d'aliments condensés, ou d'une pâture. Il est question de quantité d'énergie, ou d'azote métabolisable, ou encore d'acides aminés essentiels... par kilo de matière brute ou de matière sèche (ex. : UFL/kg) ou par unité de surface (ex. : UFL/ha). Il s'agit ici de la « valeur nutritive » des aliments (« nutritive value » en anglais).

Dans cette expression, l'animal est simplifié à ses capacités de digestion et d'assimilation des nutriments (son tube digestif). C'est la pratique privilégiée des vendeurs d'aliments industriels, qui commercialisent des produits très

appétents (tout a été fait pour...), où la question ne se pose donc pas de savoir si l'animal appréciera ou non d'en consommer.

Mais ce qui peut se concevoir pour un sac d'aliments ne doit pas être transposé sans précaution au pâturage, voire même à l'auge avec des fourrages. Au pâturage, il n'est pas rare d'observer des animaux dédaigneux vis-à-vis d'aliments qui seraient pourtant considérés d'excellente valeur nutritive si on les analysait en laboratoire. Les raisons peuvent en être multiples : les feuilles sont trop difficiles à collecter, il y a trop d'épines, ça colle, il y a quelques moisissures ou, tout simplement,

l'animal n'a pas encore identifié que ça se mange !

À l'opposé, et c'est une situation fréquemment rencontrée sur pelouses naturelles et sur parcours, on observe des animaux qui consomment de très grandes quantités d'aliments, ces derniers étant pourtant analysés de valeur nutritive très moyenne, voire médiocre. C'est le cas durant l'été ou l'automne avec des feuillages d'arbres ou d'arbustes : « Elles adorent ça, alors que mon technicien me dit que ça ne vaut rien ! ».

...

... Dans ce cas, il faut absolument privilégier la notion de « valeur alimentaire » des aliments et des rations (« feeding value » en anglais). Ici, il est question de quantité d'énergie ou d'azote, mais cette fois... volontairement consommée par jour (ex. : UFL ingérées/kg de poids métabolique/jour). Avec cette notion, l'animal est invité à s'exprimer tout entier, puisqu'il a retrouvé ici, non seulement l'usage de son appareil buccal, mais également de ses pattes, de sa mémoire et de ses habitudes alimentaires, individuelles ou collectives. Par exemple, un pré peut contenir une herbe de bonne valeur nutritive, mais en réalité s'avérer, en tant que pré offert au troupeau, de très mauvaise valeur alimentaire. La raison peut en être que les animaux y seront conduits au mauvais moment, par exemple où la rosée matinale est trop abondante et l'arrachage de l'herbe ainsi trop douloureux pour les lèvres. Une autre raison peut être la présence non loin de chênes avec leurs glands fraîchement tombés, et les conséquences qu'on sait sur la distraction et le manque d'appétit résultant des chèvres vis-à-vis de l'herbe (voir *La chèvre* n° 246). Les chèvres resteront ainsi couchées dans l'attente d'autre chose de plus satisfaisant. Ceci, les analyses fourragères les plus sophistiquées ainsi que les mesures de biomasse, au stick ou au plateau, ne sauraient le révéler. Seule l'observation des attitudes du troupeau, de son comportement face à la nourriture offerte, peut l'indiquer.

► La diversité stimule l'appétit

Chez les petits ruminants, chèvres ou brebis, et sans doute chez les plus gros, il devient admis que la diversité de l'alimentation offerte a un effet stimulateur sur l'appétit. Plutôt que de viser, parfois à

gros renforts de moyens, l'ingestion d'une « bonne fourragère », il est plus raisonnable d'offrir de la diversité, une gamme de plantes comestibles de valeurs nutritives très diverses, puis de laisser les animaux se composer des « menus » variés en ingérant en résultante de grandes quantités.

Face à de la diversité pastorale, les ingestions observées sont sans commune mesure avec les références habituelles concernant les fourrages testés individuellement à l'auge ou dans des cages à ingestibilité. Par exemple, les références de l'Inra concernant les fourrages verts, ray-grass, prairie naturelle ou même luzerne en vert, font état d'une ingestion de 45 à 90 g MS/kg poids métabolique/jour pour une gamme de valeurs nutritives allant de 55 à 85 % de digestibilité de la matière organique (DMO). Or, sur de vieilles pelouses envahies de broussailles, et dont les valeurs nutritives des aliments oscillent à certaines saisons entre 40 et 60 % DMO seulement, nous avons récemment observé chez des brebis taries des ingestions de 60 à près de 100 g MS/kg poids métabolique. C'est environ le double de ce qui serait prévisible à partir des tests standards réalisés à l'auge avec des fourrages offerts individuellement.

Il est vrai qu'ici les brebis disposent chaque jour et simultanément de plus de 50 espèces de plantes très différentes (graminées fines ou grosses, petites légumineuses, tiges et feuilles d'arbustes, ronces...), toutes dans des états assez divers de maturité. Selon le point de vue de l'animal, cette diversité est très stimulante à trier et à associer au sein de sa « ration », spontanément confectionnée lors de chacun de ses repas.

Dans le cas de chèvres laitières habituées dès leur plus jeune âge à fréquenter des pâturages



Dans le Sud de la Drôme, pâturages et parcours sont associés.

diversifiés, la situation est encore plus exceptionnelle. Nous observons des ingestions de 80 à plus de 120 g MS/kg poids métabolique, alors que pourtant les aliments présentent une DMO entre 45 et 60 % seulement. Il serait imprudent d'offrir à des chèvres laitières tenues à l'auge une ration de base à ce point limitante en valeur nutritive, car l'ingestion serait alors bien insuffisante. Mais au pâturage, la présence de nombreuses plantes de valeur nutritive très diverses, mais dans l'ensemble assez moyenne, est tout à fait satisfaisante. Cela, y compris afin d'assurer une production laitière très correcte (2 à 3 litres de lait au cœur de l'été), avec juste le recours à une légère complémentation, notamment à base de fibres hautement digestibles, ainsi qu'en minéraux (voir *La chèvre* n°s 221 et 223).

► Une grande diversité sur de petites parcelles

À l'Inra d'Avignon, nous avons montré qu'il ne s'agissait pas de chercher à inclure des pans entiers de montagne dans des parcs afin d'offrir en élevage de la diversité alimentaire à un troupeau. Bien configurés, des parcs de 2 à 5 hectares peuvent suffire. Par exemple, en moyenne montagne dans le sud des Alpes

ou le Massif central, durant les quelques jours, ou quelques semaines d'utilisation d'un parc de printemps ou d'été, il est possible de retrouver une gamme de valeurs nutritives des plantes comestibles analogue à celle généralement perçue pour... l'ensemble des fourrages recensés en France pour les ruminants ! Aussi étonnant que cela paraisse, un parc conçu sur des pelouses moyennement embroussaillées, des landes à genêts et à pins, ou des ensembles de prés et de coteaux en friche, peut contenir une gamme d'aliments dont les valeurs nutritives s'échelonnent depuis celle de la prairie de trèfle blanc en repousse de 4^e cycle, un met de choix à 30 % de matières azotées, jusqu'à celle de la canne de maïs et de la paille de blé, des ressources bien plus grossières avec moins de 5 % de matières azotées et parfois plus de 45 % MS de lignocellulose.

Offrir de la diversité dans un parc n'est donc pas une affaire d'étendue de la surface incluse (le nombre d'hectares), mais bien de « diversité physiologique » de la végétation, ce qu'on nomme parfois une « mosaïque végétale » (le contenu des hectares).

Et pour favoriser le penchant des chèvres, mais aussi des brebis, à se composer des

→ VIDÉO

Pages de garde

Ou « les raisons de garder les chèvres » : ce film vidéo présente trois portraits de chevrères de la Drôme ayant choisi de garder leur troupeau, plutôt que de le mettre en parcs où de l'alimenter en chèvrerie avec du foin. Autour d'une discussion entre un vétérinaire et un chevrier en retraite, les trois éleveuses témoignent de façon très vivante des raisons pour lesquelles elles ont choisi de garder, elles parlent de leur troupeau, de leur plaisir.

Réalisation Michel Meuret, Inra, Film Vidéo Inra audiovisuel, 30 minutes.

« menus » variés, à tester des mets nouveaux, il faut offrir en quelque sorte un « paysage alimentaire » : des plaques d'herbe rase, des îlots d'herbe plus haute, de petits massifs d'arbustes ou de lianes, des lisières diversement exposées, des bouquets d'arbres, des expositions et des niveaux de pentes variées...

► **Une autre façon de raisonner et d'agir**

Une fois sorti en plein air avec le troupeau, il faut laisser derrière soi, à la chèvrerie, les habitudes prises en ce qui concerne l'évaluation des fourrages, principale-

ment les analyses de laboratoire focalisées sur la valeur nutritive des aliments.

Il s'agit de laisser les animaux exprimer leur plaisir à trier leur nourriture, à comparer les aliments, à les associer au fil des repas et des journées. Ce qui sera apprécié le matin ne le sera pas nécessairement le soir, telle plante ne deviendra intéressante qu'une fois, telle autre consommée et, surtout, seule aura une véritable « valeur alimentaire » un mélange de plantes, une « ration pâturée ».

En effet, une plante unique à faire pâturer, un dactyle, une aubépine, n'a pas à proprement parler de valeur alimentaire... car elle ne sera jamais consommée en plat unique au pâturage (ou très rarement, dans le cas de prairies semées et offertes au fil pour une fraction de repas, et donc se présentant dans un état quasi identique tout du long).

Au pâturage, on ne peut ainsi parler de « valeur alimentaire » qu'en ce qui concerne l'ensemble de la ration. Comme pour certains foins, c'est bien la diversité de la ration offerte qui donne de la valeur, car nous comprenons aujourd'hui que c'est face à cela que l'animal réagit positivement, principalement par ses niveaux d'ingestion quotidiens.

En matière d'action pratique (cela fera partie d'un article à venir), il ne s'agit donc plus d'essayer d'uniformiser les pâturages, de lutter à tout prix (avec des engins...) contre les végétaux « indésirables » ou les « médiocres fourragères », mais plutôt d'organiser chaque parc afin d'offrir de la diversité. Pour ce faire, la circulation du troupeau dans le parc peut être guidée à distance, en positionnant à bon escient la porte, les zones d'ombres, les abris, le ou les points d'eau, voire des blocs à sel. Circulant entre ces lieux attractifs, le troupeau sera incité à rencontrer de la diversité pastorale, en évitant de stationner sur les quelques zones plus confortables et, à la longue, surpâturées.

Également, et c'est là aussi une pratique d'élevage un peu oubliée de nos jours, il s'agit d'apprendre aux animaux à mobiliser toute la gamme des végétaux comestibles et à ingérer de grandes quantités. Ceci se fait en commençant par l'éducation des jeunes chevrettes de renouvellement, si possible entre 4 et 6 mois, c'est-à-dire à l'âge où elles ne demandent qu'à apprendre, en les invitant à goûter aux aliments et à devenir curieuses tout en développant de grosses panses. Ces quelques règles d'élevage, somme toute assez simples, nous éloignent bien

évidemment de l'alimentation trop standardisée, et exigent des éleveurs qu'ils redévoient à leur tour curieux du comportement de leurs bêtes. C'est là un coût d'observation, de conception, plutôt qu'un coût d'achat d'aliments complémentaires.

En conclusion, l'évaluation des ressources au pâturage est une affaire de « dialogue » avec le troupeau, d'observation et d'ajustements, et non pas seulement de biomasse, de hauteur d'herbe ou de valeur protéique des plantes. Lorsque les animaux redévoient libres de s'exprimer et de circuler, il s'agit de comprendre leurs penchants naturels et de, fermement, les inviter à manger de tout en grande quantité.

Faisant cela, les chèvres notamment peuvent révéler que des surfaces a priori médiocres de l'exploitation sont en réalité d'excellents pâturages en termes de valeur alimentaire. Mais encore faut-il prendre le peu de temps nécessaire pour s'intéresser au point de vue de son troupeau.

MICHEL MEURET
INRA-SAD ÉCODOVELOPPEMENT
AVIGNON

(1) Ce texte fait suite à la présentation faite le 11 juin 2003 au Domaine du Pradel, en ouverture de la journée technique du réseau Capri-Sud « Faire pâturer des chèvres : pourquoi, comment ? ». Il rend compte de l'avancée des connaissances pour l'évaluation des ressources au pâturage lorsque, et c'est original, le point de vue de l'animal est privilégié.